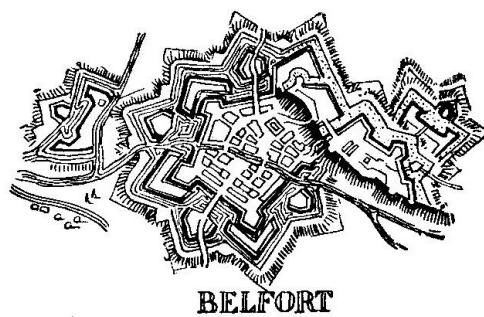


REVUE D'ALSACE

FONDÉE EN 1850



BELFORT

TIRAGE A PART

DELLE - STRASBOURG - COLMAR
TOME 99 — 1960

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN ALSACE AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

par
FRANÇOIS-GEORGES PARISÉT

PIERRE Bergeron, né à Paris après 1550 et mort à Paris en 1637, est le fils de Nicolas Bergeron, l'ami et l'exécuteur testamentaire de Ramus. Avocat, référendaire en la chancellerie, il publia en 1619, la *Géographie Nubienne*, en 1629 le *Traité de la navigation et des voyages des découvertes et conquêtes modernes*, en 1630, *l'Histoire de la première découverte et conquête des Canaries par Jean de Béthencourt en 1412*, d'après le manuscrit d'un religieux de Saint-François, qui lui a été communiqué par un conseiller au Parlement de Rouen. Il publie encore en 1634 un *Traité des Tartares* et des relations de voyage. Il prépare enfin la publication des voyages de Victor Le Blanc, de Marseille, qui lui en avait remis le manuscrit sur la recommandation de Peiresc, mais il meurt avant la parution du livre qui sera assurée par le Père Jésuite Louis Boudon.

Bergeron aimait voyager et la Bibliothèque Nationale conserve plusieurs relations manuscrites. L'une d'elles¹ est un « Voyage es Ardennes, Liège et Pays-Bas » de 1619². Notes au jour le jour, descriptions géographiques, considérations historiques, visites de monuments et de collections se mêlent dans un grand désordre. On s'étonne que les historiens n'en tirent pas d'avantage parti, mais la raison en est simple : personne ne va chercher des détails significatifs perdus dans un fatras indigeste. Aussi il vaut mieux rassembler les indications vraiment personnelles conservées dans les autres relations encore inédites et qui concernent telle région ou telle ville et les publier dans les revues locales. Une étude sur les *Journaux de voyage en Lorraine au XVII^e siècle*³, donne deux extraits de voyage de Bergeron. Le premier fait partie d'un voyage en Allemagne et en Italie en 1600⁴ et

1. Ms. fr., n° 12115.

2. Publiée en 1875 par H. Michelant à Liège.

3. Parue dans *Annales de l'Est*, 1955, p. 37-58.

4. Bibl. nat., ms. fr. n° 5562.

il donne les passages qui intéressent le duché de Lorraine, mais non ceux qui concernent l'Alsace et qui sont reproduits ici. Le second extrait est celui d'un voyage fait en 1617¹ et il rassemble les détails les plus significatifs sur la Lorraine et sur l'Alsace. Un troisième manuscrit² réunit un itinéraire italique et germanique de 1603 et un voyage d'Italie et d'Espagne de 1611 et 1612 et nous publions ici les indications qui ont trait à nos deux provinces. Nous modernisons l'orthographe avec mesure et nous éliminons des considérations encombrantes du voyage de 1603, ces « prosopopées » historiques et géographiques dont l'auteur a orné son travail après coup.

I. BERGERON EN ALSACE EN 1600

« Le discours de ce qui s'est passé au voyage d'Allemagne et d'Italie », Paris, B.N., Ms. fr. 5562.

Bergeron a quitté Paris le 8 juin, avec la suite du maréchal de Sancy, envoyé par le roi auprès de l'empereur pour régler l'affaire de l'Évêché de Strasbourg ; il est à Bar le 11 juin. Le 20 juin, il arrive à Saverne et il y dîne et couche.

Saverne, ville appartenant à l'évêque de Strasbourg en laquelle il fait [fo 3] ordinairement sa demeure avec ses vingt-quatre chanoines catholiques qui doivent être tous gentilshommes de huit races tant du côté du père que de la mère et ne sont tenus d'aller à l'église que quand bon leur semble, l'épée au côté, habillés de belle couleur qu'il leur plaît. Leur état leur permet de conduire troupes, ce qui s'est vu en l'armée que mena M^r le Cardinal de Lorraine pour jourd'hui évêque de Strasbourg contre les habitants de ladite ville où le comte de Créhange, son grand doyen, conduisait l'armée.

Là avons vu à notre arrivée des noces ou nous avons reconnu la danse et les habits des dames du pays qui sont un peu gaufré et avons été logés avec M^r le Maréchal dans le château où M^r l'abbé de Lenoncourt l'a reçu et defrayé de tout aux dépens de M^r le Cardinal, y étant envoyé de Bar exprès, d'autant que ledit Sr Maréchal ne passait par autre sujet par la Lorraine et par Strasbourg que pour les affaires propres dudit Cardinal. Et n'avait fait pour ce jour là que trois lieues.

Le mercredi. Le XXI^e. Avons passé quelques bois de sapin, puis étant dans une grande campagne, avons vu de fort loin Strasbourg où nous sommes allés au gîte et une lieue près dudit lieu sont venus Messieurs de la ville au devant de M^r le Maréchal avec quelques carrosses pour le mettre, desquels toutefois il ne s'est servi, se contentant du sien, puis est entré avec eux dans la ville, y est allé droit au logis qu'ils lui avaient préparé où ils l'ont defrayé, lui et tous ceux de sa suite, pendant tout le séjour qu'il y a [fo 3b] fait, lequel a été de huit jours entiers. Et en partant lui ont donné le plus beau cheval de leur écurie duquel ils lui ont laissé le choix, lui promettant de le garder jusques à son retour et ont aussi fait présent en même temps d'une canne d'or de quelque deux cents livres en valeur à M^r Ancel.

Le jeudi. Le XXII^e. L'administrateur de l'évêché qui est fils du marquis de Brandebourg, prince âgé de 24 ans, est venu voir M^s le

1. Bibl. nat., ms. fr. n° 24908.

2. Bibl. nat., ms. fr. n° 5560.

Maréchal, fort bien accompagné, lui seul étant à cheval, ce qu'a aussi fait peu après M^r le Duc de Lunenbourg, jeune prince de la maison de Brusvic, lequel est chanoine de la grande église, ne laissant pour cela de se dire protestant.

Le vendredi. Le XXIII^e. Messieurs de la ville sont venus querir M^r le Maréchal et l'ont mené dans leur carrosse voir la ville qui (est) fort peuplée et remplie de fort belles femmes, où l'on aborde de tous côtés pour la foire qui s'y devait tenir dedans, huit ou dix jours et non plus tôt à cause qu'ils ont la fête de la Saint Jehan plus tard que nous d'autant qu'ils n'ont reçu le calendrier grégorien.

Puis avons vu l'arsenal que nous avons trouvé rempli d'une grande quantité de pièces de différents calibres, y en ayant trois grandes salles toutes pleines, comme aussi une autre même grandeur où sont toutes sortes d'armes nécessaires pour les soldats.

De là sommes allés au magasin où nous avons vu [f^o 4] cinq greniers, l'un sur l'autre, tous de six vingt pas de long et remplis d'une grande quantité de grains, où nous en avons remarqué qui s'y est conservé par l'espace de 161 ans. Puis l'on nous a menés aux celliers de la ville où, outre la grande quantité de vin qui y est, on en a fait goutter M^s le Maréchal d'un qui s'y est gardé plus de septante ans.

Le samedi. Le samedi XXIV^e, savoir le jour de la fête St. Jehan, nous avons été ouir la messe à l'église Saint Jehan, logis des chevaliers de Malte, qui est de fort bon revenu et fort beau édifice situé sur le bord de l'eau dans l'un des faubourgs, lequel n'est moins fort que la ville pour être enclos dans le meilleur fossé. Ce qui fait que les principaux de cette cité désirent avoir une partie de cette maison pour mettre es fortification, ayant par ce moyen un prétexte honnête de pouvoir nuire à ces religieux, leur voulant du mal pour leur religion.

L'abbé y a dit la messe, crossé et mitré, accompagné de quelques uns de ses frères servants, lesquels sont habillés du tout comme ceux du Temple de Paris, excepté qu'ils portent les cheveux beaucoup plus grands. Ce que font aussi les autres prêtres particulièrement d'Allemagne, lesquels ne portent point de bonnets carrés, mais des ronds seulement, a (avec) des fraises au lieu de collets. Ce que j'ai remarqué en la grande église que nous avons trouvée fort mal servie.

En ce logis, on a l'accoustumé aux dépens de [f^o 4b] l'abbaye de recevoir et défrayer tous les passants catholiques de quelque qualité qu'ils soient. Et cet ordre ne s'étend qu'en Allemagne où il y en a neuf couvents, desquels quatre dépendent de celui-ci, où tous les habitants et autres peuvent venir ouir le service quand bon leur semble.

Le dimanche. Le XXV^e. Au retour de St. Jehan, Monsieur le Maréchal a été voir l'écurie de la ville où il a vu ferrer beaux chevaux que Messieurs de la ville nourrissent pour s'en servir à leur nécessité.

Et de là est allé dîner avec tous les siens chez M^r l'Administrateur qui lui a fait un fort beau festin, n'étant permis à ceux de son plat duquel j'étais de mettre la main aux viandes, mais d'attendre que l'écuyer tranchant du prince le servit. Ce qu'il faisait d'ordre et de tout ce que l'on apportait sur la table, tout le monde étant découvert pendant le dîner et debout à mode d'Allemagne, lorsque l'on beuvait à la santé de quelque prince, bien que l'on die ordinairement « Bibentes stantes, stantes bibentes ».

Et avons été cinq heures à table, non sans se lever quelquefois pour aller faire des... pendant lequel temps la musique n'a point cessé.

Le dîner fini, M^r l'Administrateur a fait présent à Monsieur le Maréchal d'un beau cheval et à Monsieur Ancel d'un diamant de soixante écus ou environ, ayant dépendu le dernier comte (mot illisible).

[Folio 5]. Le lundi, Le XXVI^e. Monsieur le Maréchal désirait aller au logis des religieuses qui sont au faubourg pour y ouir la messe, ne le sut obtenir de Messieurs de la ville et s'est contenté d'une seule demande.

Incontinent après quelques uns du corps de ladite ville craignant que

mondit Seigneur en fût fâché sont venus dîner avec lui pour s'en excuser et l'ont mené en l'église cathédrale qui est fort belle et grande, où nous avons vu l'horloge fort haute en forme de pyramide tenant une grande place et prenant de la hauteur (mot illisible). Où l'on ouit un coq chanter et le voit-on remuer les ailes, comme aussi quelques statues qui se meuvent et frappent les heures, y ayant auparavant force petites cloches qui sonnent des chansons. Il s'y reconnaît aussi quelques mouvements des cieux en deux grands globes et force petits globes de diverses formes qui tous montrent et enseignent le temps auquel on est.

Puis sommes montés en la tour haute de 625 degrés, où l'on avait apprété une fort belle collation (à) Monsieur le Maréchal et de là haut avons reconnu la forme de la ville qui est comme ronde.

Le mardi. Le XXVII^e. Monsieur le Maréchal ne pouvant sortir pour n'avoir reçu de la ville la réponse des lettres du Roi, constraint de faire encore séjour, est allé voir le prince de Lunebourg, qui l'a mené chez l'archevêque de Cologne, lequel a été chassé de son bénéfice après en avoir joui paisiblement quinze ans, pour s'être fait luthérien, afin de pouvoir épouser une religieuse, sœur du prince de Mensfel qu'il a [folio 5b] maintenant avec lui, la tenant pour sa femme. Il est grand doyen de l'évêché dont il s'entretient et bien qu'il ait peu de train, si ne laisse-t-il pour cela de retenir son rang d'électeur, étant homme d'esprit, qui sait tout plein, qui a plusieurs langues fort faciles, entre autres la française. Il est aussi fort tourmenté des gouttes qui le détiennent toujours dans le lit bien qu'il n'ait encore que cinquante ans pour le plus.

De là sommes allés pour la dernière fois voir la ville dehors et dedans. Monsieur le Maréchal ayant avec lui l'un des habitants qui lui fût donné du corps de la ville lorsqu'ils le vinrent voir la première fois et qu'ils lui donnèrent une quantité de vin, d'avoine et de poisson. Et avons reconnu le premier fossé être fort grand, lequel est à fond de queue, puis comme au milieu de la ville, y en avons vu deux autres de la même façon entre lesquels il n'y a place que d'un mur extrêmement large. Quant aux maisons particulières, elles sont toutes fort bien peintes par le dehors. Il se voit aussi deux rivières portant bateau se joindre à l'entrée de la ville et choir dans le Rhin à quelque demi lieue française de la ville.

Le mercredi. Le XXVIII^e. Avons passé le Rhin sur lequel y a un pont de bois de 1.400 pas de long et de 88 arches jusqu' où Messieurs Bongart, Cheffeux (?), Grainet (?) (un passage semble manquer), puis avons fait repaire les chevaux à Lichtenau, petite ville appartenant au comte de Mansau, etc.

II. BERGERON EN ALSACE ET EN LORRAINE EN 1603

« Itinéraire italique et germanique », Paris, B.N., Ms. Fs. 5560.

Bergeron quitte Paris le 22 mars 1603 et après avoir été en Italie, il entre en Allemagne (f^o 124). Parti de Spire le lundi 7 juillet, Bergeron couche à l'« autrpourg » (Lauterbourg), dîne le 8 à un village appelé Vansena (La Wantzenau) à une lieue de Strasbourg où il va coucher (f^o 181).

Il se livre alors à des considérations étymologiques, historiques et géographiques sur l'Alsace et sur Strasbourg (f^{os} 181-181b). Puis il étudie la ville (f^o 182).

Cette ville est impériale et libre, et a gouvernement démocratique et aucunement semblable à celui de Nuremberg.

C'est une des plus fortes villes d'Allemagne dont elle est le boulevard du côté de l'est tenant le passage du Rhin. Elle est remparée de triple muraille et de bon nombre de bastions royaux, boulevards, plateformes, avec quantité d'artillerie sur les murailles et de très profonds fossés. Il y a 2 portes et à chacune 10 et 12 soldats de garde qui ne changent jamais.

Il y a une police merveilleuse pour les feux soudains et contre les trahisons qui à cette occasion et prétexte pourraient s'élever. Car chacun ne bouge de son quartier et ceux-là seulement se remuent qui sont députés en chaque quartier pour courir au feu et lorsque cela arrive, certains sont députés pour courir aussitôt à la place et s'y rendre avec leurs armes en tout un moment.

Ils sont fort curieux et rigoureux pour les étrangers et principalement envers les Français depuis que le Connétable ayant pris Metz tâcha de les prendre et le feu duc de Guise aussi s'aidant du S^r de Clavant, huguenot, mais le feu Roi les avertit, quand il est question d'entrer en leur ville ou de s'aller promener dehors le long du fossé pour voir la muraille, ce qu'ils ne permettent nullement.

Il y a grand nombre de belles églises et monastères qu'ils ont aujourd'hui converti à leur usage et à diverses choses publiques.

Entre autres, y a l'Église Cathédrale fort belle, grande, magnifique et bien bâtie.

Au haut des voûtes des allées de l'Église, on voit par fardeaux pendus tous les ornements, chappes, chasubles, parements et autres choses dont jadis l'église était servie quand ils étaient catholiques.

Le Portail de cette ville est un des plus beaux de la chrétienté avec un clocher des plus hauts et superbes qui se puisse voir. Il est à l'un des côtés du portail et à l'autre côté y en a un autre commencé et non achevé. Il est quasi de la même forme que celui de Vienne, mais bien plus haut et est en pointe. Son bâtiment est tout à jour avec grand artifice et a environ 700 degrés jusqu'au haut. De là l'on découvre tout le pays es environs...

[F^o 182b]. Près une des portes de l'église est l'admirable et fameuse horloge où se voient les mouvements célestes des 7 Planètes et des autres Cieux. Puis y a le Globe céleste qui marche chaque jour avec le cours du soleil et de la lune, la table des fêtes... etc. un instrument qui en tournant fait chanter certaines clochettes en musique et cela chante des psaumes. Il y a plusieurs autres singularités.

Le maître qui a fait cet ouvrage appelé Isaac Habreit est encore en vie, âgé de soixante ans. Il a été trois ans entier à y travailler, il y a environ trente ans. Et a eu mille florins pour sa peine. Il a encore en sa maison force beaux horloges à diverses figures et inventions et entre autres en forme de clepsydres et à eau, puis à orgues et hydrauliques, puis la figure du grand seigneur à cheval qui avec son sceptre bat l'heure et a un janissaire à pied qui bat aussi.

Le Pont de Strasbourg qui est sur le Rhin est à un quart de lieue de la ville. Et a environ quinze cents pas de long, tout fait de bois, non tout droit, mais en forme de S, à cause de la rapidité et force du fleuve.

Il y a quatre ponts en tout. Un sur le Canal du Rhin qui va à la ville, d'environ cinquante pas. Puis le Grand de quinze-cents pas où y a une porte vers la ville avec dix soldats de garde et les gabelliers qui font payer le passage à tous ceux qui y passent et aux gens de pied mêmes qui s'y vont promener, un fenin et demi chacun, c. (c.à.d.) un blanc. Aussi y travaille-t-on continuellement. Puis il y a deux autres petits ponts sur des bras du Rhin, de quelque cent pas. Au delà du pont, on va vers... etc.

[F^o 183]. L'Arsenal de Strasbourg est fort grand et s'y voient trois grandes et longues salles où sont plus de trois cent pièces de canon de toutes grosseurs et qui portent soixante, quatre-vingt et cent livres pesant, grande quantité de mortiers, des pétards à boulets de pierre,

des pièces de fer qui tournent, haussent et baissent aisément comme l'on veut, autres qui se remuent avec vis.

Après y a une grande salle haute où il y a merveilleuse quantité d'arquebuses, piques, hallebardes, épieux, pertuisanes, corselets, cosaques, cuirasses, rondaches, fournitments pour armer plus de dix mille hommes. Il y a des piques pour deux mille six cents.

Un chariot environné de sept grandes épées à deux mains en étoile avec cinq flûtes d'orgues pour garder une rue.

On y voit aussi une grande marmite de cuivre pour faire du potage et fut, disent-ils, amenée en quatorze heures de Zürich où il y a trente six lieues sur le Rhin et était lors encore chaude. Ce fut pour éprouver combien d'heures ils pourraient avoir secours lorsqu'ils firent alliance avec les Cantons.

En une salle de l'arsenal se voit un ossement de la tête d'une Baleine de grandeur monstrueuse.

Vis à vis de l'arsenal sont les greniers à blé où se voient en six grands étages, l'un sur l'autre, dix grandes et longues salles pleines de tous grains, blé, seigle, orge, avoine. Et il y a du blé vieux de l'an 1437. Puis du blé qui a demeuré deux ans sur terre à cause qu'on ne l'avait pu recueillir durant la guerre de Lorraine, il y a environ deux ans. Puis on voit du blé tombé du ciel.

Il y a les Caves publiques. L'une en un monastère jadis appelé Scalsi près la Faingturm (Pfenningturm), c. (c.à.d.), tour des deniers ou du trésor. En cette tour y a deux grandes voûtes doubles toutes bâties de pierre de taille et brique, et y a des piliés tenant trente quatre charretées de vin, la charrette à quatre chevaux. Puis y a une autre cave en Poterne, fort longue et large et doublée. Elle est sous le palais de la seigneurie et de la chancellerie. Ces caves sont pleines de vin.

[F° 183b]. Il y a un très bel Hôpital où se trouvent d'ordinaire deux cents et trois cents malades. Il y a environ quatre-vingt personnes de service, sept à huit greniers très beaux, garnis de blé pour la provision de l'hôpital et dépensent environ soixante septiers par semaine. Il y a une belle écurie, puis force caves où il y a du vin de l'an 1525, du temps de la Guerre des Paysans, puis de l'an 1472.

Le Palais de la Seigneurie est fort beau, grand et spacieux et bien bâti.

Du temps que nous étions à Strasbourg, la Foire s'y tenait, qui est une des plus belles et célèbres après celles de Francfort et y étaient venus étrangers de toutes les provinces circonvoisines.

Le reste de la page traite de l'Évêché et de l'administration de la ville. Mais on relèvera encore les deux passages suivants :

Il y a dans la ville une Commanderie de Malte où les chevaliers peuvent faire dire la Messe...

Il y a une Maison Publique dite Ammestrestub ou Statmestrestub (*sic*) où il y a plusieurs salles et là on traite tous venants étrangers ou autres quel qu'il soient à quatre batz pour tête, c.à.d. dix sols. Et celà dure tout l'an. Et y a toujours un des ammestres qui y assiste ; les dimanches, il y en a quatre qui ont leur table à part. Celà s'entretient par tous les métiers, chacun son année.

Bergeron quitte Strasbourg le 11 juillet, couche à Saverne, « petite ville fort jolie... » [folio 184]. Le 12, « nous montâmes une montagne fort haute et longue, puis en entre es terres du duc de Lorraine et on laisse à main droit les pays du duc des deux ponts, puis nous trouvâmes Faltzbourg premier village de Lorraine a une lieue de Saverne, de là nous allâmes dîner à Sarebourg à deux lieues, villette d'un seigneur Lorrain dit le Lanschprière qui y faisait lors bâtir un fort beau palais ». On couche à Quetin. Le 13, on dîne à Cussy et on couche à la Horgne. Le lundi 14, on arrive à Metz.

Après de longues considérations sur l'Austrasie, la Lorraine et Metz [fos 184-185], Bergeron parle des églises et couvents de Metz et surtout de la cathédrale [fo 185].

Très beau bâtiment avec un clocher fort haut et d'admirable structure. On y monte vers le haut (*sic*) par une vis qui est au milieu de la tour. De là on découvre tout le pays de Luxembourg, Thionville.

On voit en l'église une marque d'un coup de canon tiré durant le siège et qui traversa vers les orgues et rompit un peu d'un pilier en la nef.

En cette église, se montre le cor de Charlemagne fait d'une corne ouvragée avec force autres dents d'éléphants, puis une chasse d'un manteau de Charlemagne faite à figures d'aigles et de l'une d'or et de soie, puis un os de la hanche d'un géant qui a 2 pieds et demi. On y voit force sépulcres d'évêques.

La ville avait jadis des faubourgs plus grands que la ville même et y avait plus de 30 églises. Mais durant le siège de l'an 1552 le duc de Guise pour mieux défendre la place fit tout ruiner et abattre. Et y avait les faubourgs de S. Arnoul, S. Clément, S. Pierre, S. Julien, S. Martin. Des églises qui y étaient, il fit transporter solennellement tous les corps Saints et corps Royaux qui y étaient... (il les enumère) (fo 185b] et de plusieurs autres qu'on porta aux Jacobins.

Dans la ville y a plusieurs églises. Les Huguenots y en ont une comme une grange. Il y a aussi des Juifs qui ont une Rue à eux...

La Citadelle est à un coin de ville fort grande à quatre bastions Royaux et fort belles casemates, terrasses. Il y a plus de deux mille pièces de canon, la pluspart montées, le reste se montait chaque jour. Il y a quatre cents soldats payés réduits à trois cents. Le Sr de Rouan y commande sous Mr de Roquion. Et de la ville le Sieur de Nonmar commande avec dix compagnies de cinquante ou soixante hommes chacune.

En la Ville, on voit le lieu où l'empereur Charles V faisait sa batterie qui était l'endroit le plus faible, puis il la changea vers une tour antique où il tira plus de vingt mille coups sans y rien faire. On y voit encore les Marques.

La Citadelle semble une petite ville pour le grand nombre de maisons qui y sont. Il y a force beaux greniers bien remplis de blé. Et force autres munitions de guerre.

Bergeron parle du gouvernement et du domaine de la Seigneurie de Metz (fo 185b), du pays circumvoisin et de son histoire (fos 185b-186). Puis le voyage reprend.

[Folio 186]. Nous partîmes de Metz le mardi 15 juillet et allâmes dîner à cinq lieues de Pont à Mousson sur la Moselle. C'est une belle petite ville où y a un château sur le haut de Mousson, la ville en bas, et par un pont de pierre sur la Moselle est divisée en deux. La partie de delà est de l'Évêché de Metz et celle de deçà de celui de Toul. De là sur le bord de l'eau est le Collège des Jésuites jadis église de commanderie et hôpital. Il y a un séminaire de Metz fondé par le vieux Cardinal de Lorraine. Il y a soixante dix Pères Jésuites, dont le recteur est le Père Comelet. Il était lors environ quinze cents écoliers. Cette ville, de petite, obscure et pauvre, s'est rendue bonne par le moyen [fo 186b] de ce Collège et de l'Université de loix et médecine que le Duc de Lorraine y a établie. Les Jésuites y enseignent toutes langues et sciences, excepté les Mathématiques. Il y a environ trente ans qu'ils y sont établis...

Bergeron couche à Toul. Il y a une belle grande église et superbement bâtie avec deux très belles tours de cloches. Le portail est fort gentiment ouvré à statues et moulures. Il y a plusieurs sépultures d'Évêques... St Gérard a sa sépulture et sa statue en cuivre au milieu du chœur.

On voit encore les arcs triomphaux et autres Magnificences faites pour l'entrée du Roi quand il y passa pour aller à Metz et Nancy.

Celui qui commande à Toul pour le Roy est le Sieur de Vannes ; son lieutenant, le Sieur du Mesnil. Et y a quatre compagnies de trente cinq hommes chacun.

Bergeron sort de la Lorraine par Goncourt et Neufchâtel et il atteint Langres.

NOTE FINALE

Il convient de signaler ici deux relations de voyageurs italiens qui sont presque contemporaines de celle de Bergeron et qui mentionnent Strasbourg.

La plus ancienne, conservée à la Bibliothèque de Vicence est celle de l'architecte V. Scamozzi. — Parti en août 1599 avec l'ambassadeur de Venise Pietro Duodo, Scamozzi va à Prague, puis par la Franconie et le Wurtemberg, il gagne le Rhin qu'il traverse à Strasbourg ; il parcourt l'Alsace jusqu'à Colmar, va retrouver à Montbéliard l'ambassadeur Contarini, gagne avec lui Paris où il arrive le 20 février 1600 ; il en repart le 15 mars avec l'ambassadeur Vendramin, traverse la Champagne et la Lorraine, et par le col du Bonhomme descend en Alsace, touche Colmar et arrive à Bâle. Ainsi deux passages en Alsace, mais à bride abattue, de sorte que la relation n'apporte rien de très notable. Par contre elle abonde en renseignements sur d'autres régions, en particulier sur la Lorraine, avec des dessins de la basilique de Saint-Nicolas-de-Port, des fortifications de Nancy, de la cathédrale de Toul¹.

L'autre relation, celle de Bernardino Bizoni, connue par deux manuscrits, à la Bibliothèque Vaticane et à l'Archivio di Stato à Rome, déjà signalée par exemple par E. Rodocanachi dans son livre intitulé

« Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe » a été publié pendant la guerre. « Diario di Viaggio di Bernardino Bizoni, a cura di Anna Banti, dans le vol. 19 in-8^o de la collection « Europa milleseicentosei » à Milan-Rome, chez l'éditeur Rizzoli. Bizonia accompagne V. Giustiniani dans un voyage de cinq mois en 1606 à travers toute l'Europe. Il arrive à Strasbourg par Ettlingen le 15 mai ; il en repart le 17 pour Rastatt et voici d'après l'ouvrage, p. 82-84, ce qui concerne Strasbourg.

Da Jeigelhena a Disofogen, tre leghe per pianura cultivata con alberi di frutti e quercie. Si vide, in quei prati, alcune razzette di cavaletti : ci dissero che venivano dalle montagne della Svizzera e qui restano

1. F. BARBIERI, *Vincenzo Scamozzi. Taccuino di viaggio da Parigi a Venezia*, Venise, 1960, in-8^o, 158 p., ill. et bibliogr.

magri perché i cavalli vogliono aqua da sguazzare. Poi, passati per Stufort, terra ben presidiata, con forti attorno, e all'uscire si paga il passo del ponte. Si passò anche per Onarb, del Conte di Onarb, e poi a cena in Argentina: campagne come nella Lombardia con viste bellissime. Si passarono quattro ponti sul Reno, il maggiore di tre mile passi di Regno, nel quale tutto l'anno ogni giorno si lavora con un ordeño e una rota che sta sempre sul ponte. Ci vanno del pari due carrozze, comodamente.

Un ramo dal Reno è tirato per arte dentro la città dove non si può entrare se non si dà il nome, cognome e patria e fu necessario dichiarare il luogo dove allogiavono. All'uscire del punto si paga il passo, poi si va per un antrone in un'altra posta con volta bella e altro fosso. Si vide la chiesa fatta dai tre Re, quali stanno in tre necchie sopra la porta grande della chiesa che, per quanto si vede, era dedicata alla Madonna Santissima ed è la più bella che sia in tutta Alemagna. Dentro la detta chiesa vi è un orologio molto grande ed illustre con un gallo che sbatte l'ali e canta e altri putti e figure che si muovono con tutto il corso celeste. Siamo andati sopra il campanile con seicentoventi scalini. In Argentina vi è studio e stampe belle, belle strade, grandi artifici — città mercantile. Pare, appunto, città d'Italia.

Alli 16 martedì. — In Argentina vi è una chiesa sola di cattolici quale è commenda di Malta, piena di reliquie: e si chiama San Giovanni. Alla qual chiesa i giorni di festa, i Luterani mandano sempre avanti giorno una guardia di soldati per impedire acciò non ci vada a messa. Argentina è vescovato del Cardinal di Lorena. A cena s'andò a Lista (Witstet) in Nanarch. Alloggio con noi all'istessa osteria la figlia del Conte di Honaub, padrone di questo luogo, col governatore paggi e servitori.